

PROLOGUE

J'ai toujours voulu écrire, mais je n'ai jamais su quoi dire. Je vous épargnerai le laïus du profond mal-être de l'artiste en panne ou la violence de la page blanche. La réalité est plus simple, je n'avais rien à raconter. Néant, peanuts, que tchi. Par défaut, je me suis passionnée de papeterie pour dompter l'outil. J'ai acheté de beaux cahiers avec des feuilles majestueuses dont l'épaisseur était inversement proportionnelle à la densité de mon inspiration.

J'ai alors tenté de petits journaux intimes et discrets qui se glissent partout, espérant ainsi pouvoir les saisir dès qu'une idée, même embryonnaire, me viendrait.

Mais elle n'est jamais venue, l'idée.

J'ai investi dans des blocs-notes, des pense-bêtes, des feuilles de couleurs, des cahiers d'école... J'ai aussi acheté des stylos : des plumes en résine que l'on imagine volontiers au coin d'un bureau en bois massif avec un sous-main en cuir, des stylos à encres multicolores qui ont davantage leur place dans la trousse d'une collégienne. J'ai pensé que l'outil pouvait me donner les ailes de l'inspiration. Sans plus de gloire. Les papiers à lettres sur les étals des librairies me soufflaient des romans épistolaires. Sans avoir personne à qui écrire.

Pourtant, je voulais écrire, vraiment, profondément, intensément. Cette obsession ayant pris toute la place

dans mon âme, une idée m'est finalement venue : écrire d'un trait, comme ça, au fil de l'eau, sans plus y réfléchir.

Venons-en au fait.

Je vais vous raconter une aventure. Une aventure qui se construira à mesure que vous lirez ces mots. Une histoire où chaque phrase sera ignorante de la suivante. Une histoire qui se lira comme on observe la vie.

Et il suffit parfois d'un petit rien au moment opportun pour qu'elle se bâtisse d'elle-même.

1.

André

Le délicieux fondant au chocolat que lui avait apporté Julie, son auxiliaire de vie, lui faisait de l'œil depuis le milieu de l'après-midi. Cependant, André avait des principes, pas beaucoup, c'est vrai, mais il y tenait. Et manger aux heures prévues en faisait partie.

Le tiroir de sa vieille commode en bois grinça, « comme moi » se dit-il, alors qu'il en extrayait une serviette aux motifs à carreau qu'il délogea de son rond d'étain. Le dos douloureux, il tomba plus qu'il ne s'assit dans son fauteuil et déplaça le linge sur ses genoux.

André n'eut pas le temps de goûter au précieux gâteau, une sensation intense de soif, doublée d'une forte oppression de la poitrine, l'en empêcha. Au prix d'un effort considérable, il se leva pour tenter d'attraper son téléphone. Peine perdue, il s'écroula avant d'avoir pu lancer le moindre appel.

Le vieil homme disparut ainsi, avec pour seule orchestration, le claquement d'une porte et les bruissements de pas précipités.

Minuit approchait lorsque je rentraï un peu fatiguée et franchement transpirante. Je m'enfonçais dans l'étroite cage d'escalier la main posée sur la rampe en acier noir et écaillé qui, élégante et désuète, m'évoquait le chic des immeubles parisiens. Cependant, nous n'étions pas à Paris. Nous étions à Pau. Les marches en vieux chêne, recouvertes d'un tapis défraîchi, craquaient doucement supportant le poids des habitants au gré de leurs allées et venues.

Un silence intrigant ponctué de sanglots et d'exclamations étouffées alourdissait l'atmosphère du bâtiment. Cette sourde agitation semblait provenir de tous les appartements du premier étage. J'étais troublée par cette nervosité ambiante, mais je connaissais trop peu mes voisins, pour frapper et demander « tout va bien ? ». Ce « tout va bien » si condescendant qu'il ne peut cacher sa sournoise indiscrétion. Je rentraï chez moi. La porte claqua. Les murmures s'éteignirent et se transformèrent en un flot d'interrogations ininterrompues, en bruits de pas dans le couloir, en « toc-toc toc » à ma porte.

— Oui ? dis-je à travers la cloison.

— Mademoiselle, nous devons vous parler.

J'ouvris.

Le monsieur du bout du couloir s'avança avec sa femme, suivie de près par la dame du rez-de-chaussée. Face à leurs visages hagards, je m'écartais pour les laisser entrer.

— Euh, je vous en prie...

Ils s'installèrent dans mon salon, hésitants et déterminés, un mélange assez déroutant. Je proposai un café du bout des lèvres.

— Plutôt quelque chose de fort, m'enjoignit le monsieur.

Une bouteille de rhum logé au fond de mon buffet fit l'affaire. Je leur servais, avec une rondelle de citron pour soigner l'effet, pourtant ils n'y furent pas très sensibles.

— Petit André est mort ! asséna la dame du dessous.

Petit André... Quelle drôle de façon de le nommer ! André était un vieil homme qui habitait l'appartement juste au-dessus du mien et il n'avait rien de petit. Par ailleurs, il avait certainement dépassé les quatre-vingts ans. C'était triste, mais pas très surprenant. Cette information me soulagea un instant, j'avais craint un drame d'une autre ampleur tant leurs mines étaient bouleversées.

— Quelqu'un l'a tué, ajouta-t-elle en pointant vers moi un doigt soigneusement verni de rouge.

Elle me prit de court avec cette sentence et son ongle carmin figé sous mon nez. Tué ? Quelle idée étrange ! Le type ventripotent m'observait fixement en se tenant très en avant sur le canapé. Ses doigts se croisaient et s'entrecroisaient dans une chorégraphie stressante. Son visage, tout rond, était suspendu à ma réponse. Sa femme, fine et sèche comme une baguette, était assise, raide comme un balai, sur mon pouf multicolore. La scène me sembla incongrue. Ses jambes étaient pliées à l'équerre et ses mains solennellement posées dessus. Sa mine impassible et ses lèvres légèrement entrouvertes lui donnaient l'air stupide. Difficile de dire ce qu'elle ressentait à ce moment-là, son mari paraissait inquiet, mais son expression à elle était insondable.

La dame du rez-de-chaussée s'agitait dans tous les sens et parut désireuse de prendre la parole. Elle ne ressemblait en rien à mes deux autres « invités ». J'avais en face de moi une femme débordante d'énergie. De nombreux cheveux cendrés lui auréolaient joliment le visage, elle avait des yeux clairs très mobiles qui semblaient tout capter à tout instant, comme un caméléon – sans le strabisme.

Mon silence devint lourd et leur attente me mettait la pression.
— Quoi ? dis-je dubitative.

Le couple hocha la tête dans un même élan comme pour me dire : eh oui ! Leurs mines sévères et sentencieuses commençaient à me filer la trouille.

— La police n'ouvre pas d'enquête, mais nous, on sait, ajouta la dame d'une voix sourde.

Je restai bouche bée, coincée entre fou rire et stupeur. Je les dévisageais quelques instants, cependant le verdict fut sans appel : ils étaient sérieux. Leurs mains étaient accrochées aux verres de rhum comme à une bouée et ils ne me lâchaient pas du regard. Ils croyaient à leur histoire et avaient l'air d'avoir besoin que j'y croie aussi. Pourquoi ? Je voulus botter en touche, malgré cela une question m'échappa :

— De quoi est-il mort ?

— D'une hémorragie interne, a dit le médecin, murmura, le seul homme de l'assistance.

— Ah !

Je manquais de mots. Ils ne savaient rien de moi et semblaient pourtant convaincus que j'avais une place à prendre dans leur étrange affaire.

À ce moment-là, tout s'emballa. La dame à la tête cendrée se leva, drapée de sa longue étole rose, et commença à faire les

cent pas. Elle cherchait ses mots. Les plis de son front se durcirent, figés par la gravité qu'exigeait sa déclaration. Ses yeux se posèrent sur nous. Il y avait quelque chose de théâtral dans l'élan qu'elle prit pour nous relater les faits :

— Jeudi dernier, je retirais mon courrier lorsque Petit André est arrivé. Il a ouvert sa boîte aux lettres et a nerveusement cherché un pli parmi toutes les réclames que nous recevons, vous voyez ?

Nous voyions... Le bonhomme rond, sa femme tige et moi-même l'écoutions avec une grande attention.

— Il a extrait un courrier qu'il a commencé à décacheter en montant les escaliers.

La femme fit une pause et, constatant que nous ne réagissions pas davantage, poursuivit :

— Je l'ai trouvé soucieux. C'est ça. Je dirais même préoccupé. De plus, il m'a tout juste dit bonjour. D'habitude, nous échangeons quelques mots. Ce matin-là, rien. Pas un mot. Pas un geste. Pas un sourire.

Elle accompagnait ses propos de grands mouvements qui faisaient tinter la foule de bracelets qui lui ornaient les poignets. J'étais comme hypnotisée par le spectacle et je me laissai prendre par son récit en guettant le moment où il allait vraiment se passer quelque chose.

— Je suis restée toute la matinée inquiète, j'étais certaine que rien de tout cela n'était habituel. Vous savez, comme une prémonition. Alors je suis montée le soir, en lui portant quelques sablés que je venais de préparer. Il m'a reçue, rapidement. Je lui ai demandé si tout allait bien. Il est demeuré longtemps silencieux et m'a regardée droit dans les yeux en me disant « Quand le passé vous rattrape, on ne

peut qu'affronter la vérité, n'est-ce pas ? ». J'en ai eu froid dans le dos.

Ce bout de récit, quoiqu'un peu glaçant, serait resté sans intérêt si la vieille dame n'y avait mis le ton et les formes. Tout son être était transporté par l'histoire qu'elle nous livrait. Je ressentais au plus profond de moi ses doutes et son inquiétude. J'y décelais aussi un certain goût du drame. Elle reprit sa démonstration en ralentissant son rythme de paroles.

— J'ai compris qu'il aurait préféré que je parte vite, mais j'ai essayé de faire durer, car, sincèrement, il faisait peine à voir. J'ai tenté de parler des dernières nouvelles du coin, du temps, et tout ça... pour lui changer les idées et qu'il se confie. Il s'est résigné à m'offrir un café. Je n'ai rien pu savoir de plus. Jusqu'aujourd'hui...

Elle se plaisait à faire peser un certain suspense. Le couple et moi-même étions accrochés à ses lèvres.

— Lorsque le SAMU et la police sont arrivés, ils ont frappé chez moi, me disant qu'ils avaient reçu un appel de l'entourage d'André. Un coup de fil disant qu'il ne s'était pas manifesté depuis plusieurs jours. Vous imaginez comme j'ai commencé à avoir peur ! Je les ai accompagnés. Ils n'ont même pas eu à enfoncer la porte, le verrou n'était pas fermé. Lorsqu'ils ont ouvert, j'ai vu au sol les jambes d'André, pas besoin d'en voir davantage pour comprendre. Un verre d'eau était renversé et il y avait une photo sur le sol. La police m'a immédiatement ordonné de rentrer chez moi.

Elle se rassit et plongea sa tête entre ses mains, épuisée.

Je me servis une lampée de rhum – avec la rondelle de citron – et me nichai dans mon sofa. Une photo, un verre renversé, les

jambes étendues d'un corps inerte ? Je tentais de me figurer la scène et il fallait reconnaître que le tableau était un peu flippant. Contre toute attente, mon autre invitée, jusque-là muette et immobile, prit la parole :

— Vous leur avez dit, à la police ? Pour la lettre ? demanda-t-elle, nerveuse.

Notre vieille voisine s'emporta et ne cacha rien de sa rancœur.

— Bien sûr ! Après que l'ambulance a emmené le corps d'André, j'ai essayé de leur dire. Ils n'ont porté aucun intérêt à mon témoignage. Aucun !

Trois paires d'yeux se tournèrent vers moi.

Ils attendaient que je dise quelque chose... c'est ça, ils attendaient. Je bus une gorgée et leur lâchai piteusement :

— Ça alors ! Pourquoi aurait-on tué ce pauvre André ?

Pas mieux.

La soirée se poursuivit, la bouteille de rhum se vida, les spéculations allèrent bon train. Chacun rapporta ce qu'il savait ou non d'André, ses habitudes, sa famille, ses quelques amis encore en vie...

Vers 1h du matin, je suggérai d'aller nous coucher pour garder les idées claires et y réfléchir le lendemain. Que n'avais-je pas dit ! Je venais de refermer le piège sur moi. Rendez-vous était pris pour le lendemain à 17h chez le type qui habitait l'appartement en face du mien. Il n'était pas chez lui ce soir-là, mais ils étaient sûrs qu'il se sentirait concerné. Bien. Je ne relevai pas le fait que c'était grossier de se donner rendez-vous chez quelqu'un qui n'en était pas informé. Je ne relevai pas non plus le fait que je ne voyais pas ce que nous allions pouvoir faire. Je ne mentionnai rien de tout cela, car cette histoire me plaisait et j'aimais à croire qu'il y avait une intrigue à déjouer. Je

ne rêvai pas de débusquer un assassin, ma nature n'étant pas particulièrement téméraire, toutefois s'immerger dans la vie d'un vieux monsieur comme on plonge dans un roman d'Agatha me séduisait.

Je me couchai étourdie et assez enthousiaste. Je me doutai bien que tout cela était absurde. Pourtant cet incident improbable prenait des airs romanesques dans les yeux de ces voisins touchants et sympathiques.

Étendue sur le lit, les yeux au plafond, je laissais mes pensées suivre les méandres des fissures qui lézardaient les murs. Je me repassais en boucle ce que nous avait confié notre voisine : une lettre qui avait effrayé André au point de lui faire tenir des propos alarmants. Un décès soudain dans une mise en scène digne d'un film policier.

Je visualisais de plus en plus nettement les événements. Je me représentais une ligne blanche tracée à la craie autour du cadavre et des petites étiquettes numérotées signalant les indices.

Bon.

J'avais – presque – hâte d'être au lendemain.

3.

Claire

Je me levai la tête encore imbibée de rhum et de ce goût de citron, pouah... ! Je n'aurais pas dû. Une fois passés les effets de l'alcool, les péripéties de la veille avaient perdu de leur charme.

La bouche pâteuse, je lançai un café et filai me doucher. Il était déjà tard, très tard... Je mis un peu d'ordre, bus mon café et m'empiffrai de tartines pour réparer les méfaits de la veille.

L'immeuble était tristement silencieux. Je n'entendais plus les pas ralentis d'André qui résonnaient au-dessus de ma tête.

André, ce brave monsieur, si élégant était mort. Ce matin-là, j'avais de la peine, la gorge serrée et les yeux humides. Je revoyais son doux visage chiffonné par les ans. Chaque fois que j'avais pu le croiser, il avait toujours eu un mot charmant et un sourire généreux. C'était un homme agréable dont on ne savait pas grand-chose. Si nous avions pu en parler si longuement, c'était justement parce que face à tant d'inconnu nous pouvions tout imaginer : qu'il était un ancien agent secret, un franc-maçon, un garçon de café, un ancien chef d'entreprise, un peintre en bâtiment... le rhum pourrait tout nous faire avouer, surtout n'importe quoi.

Je souris.

J'ouvris les volets et une belle lumière d'automne pénétra l'appartement. Que c'était bon ! Je regardai en bas, dans la rue. Un ballet de voitures, piétons, cyclistes se jouait sous mes yeux. Les uns et les autres allaient et venaient entre

l'épicerie, le coiffeur, la banque et le marché un peu plus loin. Je me penchai... Les poubelles. Un brin de malice me traversa l'esprit. Non, je ne pouvais pas faire ça. Si lettre il y avait eu, elle était dans l'appartement ou le meurtrier l'aurait brûlée ou... Petit André l'aurait effectivement jetée.

C'était ridicule. J'étais ridicule.

J'enfilai ma veste et descendis. Je regardai la benne qui débordait. Comment savoir quel sac avait appartenu à André ? Les passants me bousculaient, le trottoir était étroit et ça sentait affreusement mauvais. Je tendis la main pour refermer le couvercle et au dernier moment, d'un geste, je glissai ma main dans le premier sac entrouvert sur le dessus. Pas de lettre, néanmoins les morceaux d'une photo déchirée. J'en avais des palpitations, comme si cette découverte allait annoncer ma condamnation. La dame du rez-de-chaussée sortit à cet instant. Elle observait mon mystérieux manège depuis sa fenêtre.

— Prenez-les, Mademoiselle, me dit-elle. Et venez.

Sans trop comprendre pourquoi, j'obéis sur le champ comme une petite fille prise en faute. Je me glissai dans le hall et l'observai avec un œil nouveau. Je n'étais jamais allée plus loin que l'escalier. L'appartement de la dame était au fond, sur la droite. Les peintures du couloir étaient complètement passées et un grand panneau d'affichage ornait les murs. Je me rendis compte que je ne me souciais pas beaucoup de ce qui se passait ici. On pouvait y lire plusieurs informations locales qui avaient à cœur de défendre le dynamisme du quartier : cours de BD et manga, exposition de photographie amateur, annonces en tout genre et bien sûr

les dernières actions de la municipalité. Celle qui m'espionnait apparut sur le pas de sa porte fraîchement repeinte, elle. Elle m'invita à entrer en me débarrassant cordialement des débris de photos.

Je me retrouvai ainsi chez elle à boire un thé, une photo piteusement reconstituée posée sur la table, comme la preuve irréfutable qu'il se passait quelque chose de louche. Pourtant, le sac poubelle pouvait appartenir à n'importe qui. Et ce cliché ? N'en parlons même pas. Ce que j'avais récolté représentait tout juste les deux tiers de l'image. Nous pouvions deviner de la verdure, un étang ou une mare ? Difficile à dire. En bref, nous n'avions pas grand-chose, pourtant cela semblait peser lourd.

Nous échangeâmes quelques politesses et des banalités. Elle ne revint pas sur ses propos d'hier. Le fait qu'elle n'insista pas, qu'elle fit comme si tout cela ne faisait aucun doute, me déstabilisa. Cela donnait des accents de vérité à ce qu'elle nous avait livré la veille. Si elle avait tenté de me convaincre davantage, j'aurais commencé à me méfier et l'idée d'un criminel pénétrant dans l'immeuble pour tuer André ne me réjouissait guère.

Sylvette, c'est comme cela qu'elle s'était présentée, se révéla une hôtesse chaleureuse et pleine d'humour. Nous parlions de tout, elle était cultivée et s'intéressait à mille choses, aux autres notamment. Elle me questionnait, je lui répondais avec plaisir.

Son appartement était décoré à l'ancienne – napperons, meubles en bois verni, vierges en porcelaine – et avec beaucoup de goût. C'était une femme qui aimait les beaux

objets. Le salon sentait les biscuits, la pomme verte et les fleurs fraîches. Je passai un agréable moment en sa compagnie.

Nous nous quittâmes après une heure de conversation à bâton rompu et elle ne manqua pas de me rappeler le rendez-vous de l'après-midi.

— Vous vous souvenez ? À 17h, on se retrouve chez Adam ?

C'était plus une injonction qu'une question.

Adam. C'est ainsi qu'il s'appelait. Il habitait juste là, en face de chez moi. Je l'avais certainement déjà croisé, cependant je ne me souvenais pas de son visage, une vague silhouette peut-être : un homme plutôt grand, la trentaine sûrement. J'avais souvenir d'une voix chaude, rien de plus.

Décidément, je connaissais bien mal mes voisins.

Le bruit sourd d'une porte qui claque me réveilla en sursaut. La luminosité ne trompait pas, 17h était passée. D'un bond, je fonçais dans la salle de bain : un coup de brosse stérile, un peu d'eau froide, quelques grimaces pour assouplir le visage, je sautillai sur place pour réveiller mon corps et ça irait bien ! Je me présentai donc chez Adam. Je frappai deux timides petits coups. La porte s'ouvrit sur un homme terriblement séduisant. Son regard paralysant dardait sur moi une lueur interrogative. Je me maudis. Cinq minutes de plus pour me doucher n'auraient pas été du luxe. Il ne souriait pas, vraisemblablement, il n'était pas heureux de notre intrusion. Je me sentis vaciller. Il me retint par le bras. Comble de l'humiliation, il me transporta jusqu'à son canapé et me

déposa au milieu de ma bande de voisins illuminés. En cet instant, je ne savais pas si je devais les détester pour être à l'origine de ma présence ici ou les bénir pour la même raison. Je repris doucement mes esprits et remis de l'ordre dans ma tête. C'est moi qui avais bu trop de rhum, c'est moi qui aurais dû dormir davantage ce matin-là et c'est moi qui aurais dû avoir la brillante idée de me soigner avant de venir.

Adam, qui se révéla un hôte glacial, m'apporta un café brûlant. Il manifestait clairement sa désapprobation. Mes voisins n'en prirent pas du tout ombrage lui exposant à force de détails et d'arguments – surtout Sylvette et sa mine de veuve éplorée – leur théorie sur la disparition de Petit André.

— Et vous ? Que faites-vous dans cette histoire ? me demanda-t-il.

— Je... je... je...

— Vous ?

— Je ne sais pas, ils sont venus me voir hier pour m'expliquer tout ça et donc je suis là.

— C'est exact, vous êtes chez moi, et ne savez pas vraiment pourquoi ?

Et là, Sylvette m'acheva :

— Elle, au moins, elle nous croit, elle l'a cherché dans les poubelles, le courrier de Petit André.

Je crus vomir... J'avais choisi, je les détestais.

Il me resta encore assez de force pour laisser place à un peu de colère. C'est donc d'un ton qui se voulait plus solide que je développai :

— Adam, ne vous méprenez pas ! Nous vivons tous dans ce même immeuble, je ne connais réellement aucun d’entre vous, néanmoins si Sylvette a effectivement été témoin de ce qu’elle nous confie, la question mérite d’être discutée, non ? Quant à savoir pourquoi ils ont choisi de venir ici, je n’en ai pas la moindre idée, ce n’est vraisemblablement pas pour la chaleur de votre sourire.

Satisfaite de mon allocution, je m’enfonçai, boudeuse, dans le fauteuil. C’est à ce moment-là qu’il décida... de sourire. Apparemment je l’amusai beaucoup et je ne savais pas trop comment le prendre. Pas le temps de réfléchir à cette question, son sourire me réchauffa nettement plus que le café qu’il m’avait servi. Une bouffée d’indulgence m’envahit et je décidai, jusqu’à avis contraire, de bénir mes voisins. Je profitai de ces quelques secondes pour observer tout ce que je pouvais de lui : trente ans, un visage désorganisé et absolument magnifique. Des yeux clairs, un nez trop long, des cheveux en bataille, un corps mince et néanmoins puissant. Il portait un tee-shirt bien ajusté qui ne cachait rien des volumes de son torse et son jean, porté légèrement bas, laissait paraître le haut de ses hanches lorsqu’il se déplaçait. Je craquai. D’où sortait ce type ? Je l’avais croisé plusieurs fois et je n’avais rien vu de tout ça !

Absorbée par cette découverte, je m’étais égarée, il était en train de me parler et je n’avais rien entendu – ou rien écouté – je pris sa réponse au vol :

— ... et vous nous connaissiez davantage si vous aviez l'idée, certes audacieuse, de dire bonjour quand on vous croise.

Je restai sans voix, car il avait raison, ce n'était pas la première fois que l'on me faisait un reproche de ce genre. Je ne devais pas être fabriquée à l'endroit, car même si je n'étais pas timide, je ne disais pas toujours bonjour. Les uns en concluaient que j'étais dans la lune, d'autres, comme ce soir-là, que j'étais impolie, voire grossière. En vérité, j'étais souvent saisie par mes pensées et j'avais parfois bien du mal à leur échapper.

— C'est vrai, et j'en suis désolée. Je suis un peu trop... distraite, disons.

Mes excuses sonnèrent mal, par contre elle eurent le mérite de clore le débat. J'avais la gorge sèche et je choisis de détourner la conversation :

— Pourquoi donc sommes-nous venus ici alors ?

— Adam vient de se lancer en tant que détective privé, annonça fièrement Sylvette.

— Sylvette, je vous en prie, je démarre une formation d'enquêteur privé. Et à ce stade, je peux vous garantir que je n'ai rien d'un détective ! Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous.

Les mines déçues de mes compagnons d'aventure me firent mal au cœur et il me sembla qu'Adam n'était pas insensible à leur fragilité. Il entama une série de va-et-vient dans la pièce en relevant la tête de temps à autre pour nous regarder. Nous

étions comme tenus en laisse en attendant sa sentence. Il leur tendit une perche :

- Sylvette, écrivez-moi tout ça, tout ce que vous avez vu et entendu, à quel endroit, à quel moment... et je verrai ce que je peux en tirer. Je vais essayer de dénicher quelques infos sur André. D'accord? Et si je ne vois rien de particulier, on laisse tomber, OK?
- D'accord! répondirent-ils tous d'une seule voix.

Sylvette, monsieur et madame Martier se levèrent et filèrent en quelques secondes, hop, chacun chez soi.

Je me retrouvai seule avec ma tasse de café encore fumante, assise sur le canapé, prisonnière de mon vertige et de ma nausée. Bref, délicieuse et sexy à souhait.

Adam me demanda si j'allais bien. Je lui dis que je le remerciais et que j'allais y aller. Je me levai à peu près et réussis à atteindre la porte. En l'ouvrant, j'osai un regard en arrière et un sourire. Je fermai la porte derrière moi lorsque j'entendis un « Au revoir » caustique. Et merde, double peine, j'étais celle qui ne disait ni bonjour ni au revoir. La grande classe.

Il était tout juste 19h et même si le lit semblait être la seule solution défendable, je préfèrai attendre un peu pour éviter toute insomnie. Je me glissai sous la douche et me lavai de toutes mes imbécillités.

Ma dernière relation amoureuse datait d'il y a quelques mois, peut-être un an. Quelques flirts depuis, rien de très engageant. Il y avait ce gars de la fac où je travaillais, il était coordonnateur de je ne sais quel service de formation pour

adulte. Un type adorable et intelligent, il était plutôt beau garçon. Il aimait faire la fête, aller au cinéma, jouer au badminton, c'était un homme stable et blablabla... beaucoup trop lisse pour moi. Nous étions sortis deux ou trois fois avec quelques collègues, mais rien à faire, il ne se passait rien, pas la moindre fêlure dans le ventre qui aurait annoncé une pointe de désir. Je ne ressentais aucune envie de l'approcher et l'idée qu'il me touche me paraissait grotesque.

Comparé à ce que je venais de ressentir ce soir, le pauvre était loin de correspondre à ce qui me stimulait vraiment.

Adam... Bon Dieu... comment allais-je pouvoir réparer les dégâts de ce soir ?

Un besoin impératif de sortir s'imposa, j'enfilai ma veste et décidai de dîner dehors. Je posai à peine un pied sur le palier qu'Adam sortit de chez lui.

Je glissai un timide « bonsoir » embarrassé et, dans un élan de gêne, me sentis obligée de justifier d'être là, sur le pas de nos portes.

— Je vais manger dehors, c'est pour ça que je ressors, mon frigo est vide et voilà...

Je tentai un petit rire et le regardai. Il était plus détendu que tout à l'heure, finit l'œil glacial, mais son ton restait à mi-chemin entre ironie et condescendance.

— Bien sûr... je vous accompagne alors, je ne voudrais pas vous ramasser au pied des escaliers.

Était-ce un peu de malice dans ses yeux ? Je n'eus pas le temps de protester et franchement, je n'en avais pas envie.

Ce n'était pas le meilleur soir pour assurer, mais pouvoir le regarder était déjà une consolation.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Je pensais prendre un Panini et le manger sur le boulevard des Pyrénées.

— OK, allons-y.

Adam avait troqué son tee-shirt pour un pull en coton dont il remontait régulièrement les manches, je me surpris à épier son geste pour admirer les muscles de ses avant-bras. Il surprit mes regards et une lueur étrange brilla dans ses yeux. Nous nous retrouvâmes à marcher le long du boulevard avec les montagnes comme témoins, sans échanger un mot pendant un long moment. Nous remontâmes jusqu'au Palais Beaumont puis le parc. Je m'assis sur une balançoire, il s'assit par terre.

— Vous y croyez à cette histoire de meurtre alors ? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas, Sylvette est convaincue. Elle m'a l'air d'une femme honnête. Ça ne vous paraît pas surprenant ce qu'elle nous a dit ?

— Si, c'est surprenant.

La conversation s'en tint là. Nous repartîmes, toujours sans un mot.

Arrivés devant nos portes, il y eut comme une faille temporelle. Ce moment fut à la fois insupportable et follement excitant. Adam se retourna vers moi et me lança d'une voix rauque :

— Bonne nuit, mademoiselle sans nom, je vous aurais crue d'une compagnie moins agréable.

— Bonne nuit Adam. Si vous voulez mon prénom, au cas où, pensez à me le demander.

Je lui souris et je rentraî plutôt satisfaite. Je claquai ma porte et m'appuyai sur le chambranle pour faire durer encore quelques secondes cet échange chargé de... séduction ?

J'avais passé un délicieux moment. Qu'avais-je bien pu faire pour qu'il eût un tel a priori me concernant ? Cela ne me gênait pas, je trouvais cette situation plutôt plaisante.